

**PARADIGME FONDATEUR DES ÉBLOUISSEMENTS IMPÉRIALISTES :  
LE CŒUR DES TÉNÉBRES**

Bien avant Georges Simenon et Georges Balandier, il y eut Joseph Conrad et son *Cœur des ténèbres*, paradigme fondateur des éblouissements de la rencontre coloniale. C'est en effet dans *Au cœur des ténèbres* que l'on peut voir, dans les créations de l'empire, des réalités d'un passé préhistorique. Ce qui signifie que le présent est colonisé par la violence de l'imaginaire du passé, et les êtres humains vus comme des êtres à l'identité incertaine, entre l'animal et l'humain. Le récit de Conrad peut être considéré comme la « scène primitive » du dérangement psychique colonial. Une scène décrite par Joseph Conrad et commentée par Hannah Arendt<sup>36</sup>, où l'on voit les deux auteurs préoccupés par le spectacle de l'Autre africain qui crève les yeux des Occidentaux, au sens d'un spectacle qui les éblouit au XIX<sup>e</sup> siècle en Afrique, spectacle emblématique de l'allochronisme, cette manière de projeter l'Autre dans un autre temps que celui de l'observateur :

« L'homme préhistorique nous maudissait, nous implorait, nous accueillait – qui pourrait le dire ? Nous étions coupés de la compréhension de notre entourage ; nous le dépassions en glissant comme des fantômes, étonnés et secrètement horrifiés, comme des hommes sains d'esprit feraient devant le déchaînement enthousiaste d'une maison de fous. Nous ne pouvions pas comprendre parce que nous étions loin et que nous ne nous rappelions plus, parce que nous voyagions dans la nuit des premiers âges, de ces âges disparus sans laisser à peine un signe et nul souvenir. La terre semblait n'être plus terrestre. Nous avons coutume de regarder la forme enchaînée d'un monstre vaincu, mais là – là on regardait la créature monstrueuse et libre. Ce n'était pas de ce monde, et les hommes étaient – Non, ils n'étaient pas inhumains. Voilà : voyez-vous, c'était le pire de tout – ce soupçon qu'ils n'étaient pas inhumains. Cela vous pénétrait lentement. Ils braillaient, sautaient, pirouettaient, faisaient d'horribles grimaces, mais ce qui faisait frissonner, c'était bien la pensée de leur humanité – pareille à la nôtre – la pensée de notre parenté lointaine avec ce tumulte sauvage et passionné. Hideux. Oui, c'était assez hideux<sup>37</sup> ».

36. Arendt, 1982, *op. cit.*, pp. 126-128.

37. Conrad, 1989, *op. cit.*, pp. 135-136.

Commentant cette description du « monde fantôme du continent noir » par Marlow, le personnage narrateur d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, Hannah Arendt écrit ce qui suit :

« Le monde des sauvages indigènes était le décor idéal pour des hommes qui s'étaient échappés des réalités de la civilisation. Sous le soleil sans merci, environnés par une nature totalement hostile, ils se trouvaient confrontés à des êtres humains qui, vivant sans avenir prévisible ni passé d'actions accomplies, leur semblaient aussi incompréhensibles que les pensionnaires d'un asile d'aliénés<sup>38</sup> ».

Étrange réflexivité que la réflexivité engendrée par l'éblouissement : des Africains qui sont vus à la fois comme des êtres préhistoriques et des fous, et des Occidentaux qui se voient eux-mêmes, au même moment, comme des « fantômes », et ceci « sous le soleil sans merci » et « environnés par une nature totalement hostile » : l'allusion au soleil qui crève les yeux au sens africain du soleil qui tue les yeux, saute aux yeux, comme saute aux yeux, ici, la définition même de l'éblouissement : « Trouble de la vue provoqué par une cause interne (faiblesse, congestion), ou extérieure (lumière trop forte, choc), et généralement accompagné de vertige » (*Le Robert*). Ainsi, les éblouissements s'imposent ici comme rapport social institué par la rencontre ; un rapport social où aucun des protagonistes n'est épargné par le principe qui le gouverne, à savoir la constitution des imaginations en colonies des ombres, en possessions des images, en territoires des hantises et en lieux d'obsessions.

L'idée ici est qu'au commencement du savoir sur l'Afrique et les Africains, a été le trouble causé par le soleil, la nature et l'Autre auquel ces éléments ont été confondus. La différence radicale d'un milieu autre et de l'Autre, qui devaient être conquis, dans le sens du mouvement d'expansion de puissance sans limite qu'est l'impérialisme<sup>39</sup>, a ébloui ses agents sur leur propre image, leur propre ombre humaine en négatif. Ils ont été éblouis par leur propre ombre que reflétaient en négatif la nature et les hommes. De même que les Africains ont été tant éblouis par leur propre ombre, que reflétait en négatif le Blanc, qu'ils en ont fait un fantôme de leurs propres ancêtres. Les Blancs ont fait des Africains, comme le montrent Hannah Arendt<sup>40</sup> et Joseph Conrad, les fantômes

38. Arendt, 1982, *op. cit.*, p. 128.

39. *Ibid.*, p. 7.

40. Hannah Arendt écrit : « Hors de toute atteinte sociale et de toute hypocrisie, avec la vie indigène en toile de fond, le gentleman et le criminel éprouvaient non seulement la complicité d'hommes partageant la même couleur de peau, mais aussi le pouvoir d'un monde offrant des possibilités illimitées pour commettre des crimes dans un esprit ludique,

543

de leurs propres ancêtres préhistoriques. C'est en cette double fantomatisation, qui est autofantomatisation en même temps que fantomatisation de l'autre, que consiste l'éblouissement réciproque.

### SPECTRE SÉMANTIQUE AFRICAÏNE DES ÉBLOUISSEMENTS

Dans plusieurs langues d'Afrique centrale, notamment dans les deux Congos et au Gabon, éblouir signifie « tuer les yeux ». Ainsi dit-on, « Il m'a tué les yeux », le « soleil m'a tué les yeux » ; « Il m'a tué les yeux avec sa lampe torche » ou « Il m'a tué les yeux avec les phares de sa voiture ». Dans son sens métaphorique, « tuer les yeux » signifie séduire, fasciner, émerveiller, subjuguier, mentir. En lingala par exemple, la jeune femme élégante, super sapée, dit à ses amis « Je vais les tuer avec ça ! ». L'article « les » est destiné aux hommes qui vont la rencontrer sur son chemin, comme aux autres femmes qui seront jalouses des éclats de son élégance. Sur le plan métonymique, « tuer les yeux » signifie envoûter. Dans ce dernier sens, les éblouissements créent la réalité de l'irréalité à la fois dans les consciences et dans les corps. L'envoûtement relève donc de la magie des voult<sup>41</sup> qui implique la croyance en l'*agentivité* des abstractions : les brillances, les éclats, les scintillements, les images, les métaphores, le savoir.

Un exemple historique d'une telle expérience qui définit précisément l'action des éblouissantes lumières qui tuent les yeux est celui d'une légende célèbre de l'ancien Congo belge, où l'expérience du colonialisme est conceptualisée et racontée par l'imagination coloniale comme une lumière éblouissante et animalisante qui fait des Noirs un pâté de porc pour la consommation des Blancs et des Noirs. Il s'agit de la légende de *Mundele ngulu*<sup>42</sup>.

Dans cette légende en effet, les éblouissements des phares d'une voiture ont pour faculté la transmutation des personnes éblouies en cochons (d'autres versions font état de bœufs) à des fins de consommation de leur chair vendue sur le marché. Le marché dont il est question est précisément le marché capitaliste, que le « Blanc », *Mundele*, avait substitué de force aux marchés autochtones et qui a été conceptualisé par l'imagination populaire suivant une logique du sacrifice gratuit, donc

pour mêler l'horreur et le rire, autrement dit pour que se réalisât pleinement leur propre existence fantôme », *ibid.*, p. 127.

41. A. Gell, *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, Bruxelles, Les presses du réel, 2009.

42. Cf. P. Lomami Tshibamba dans *Ah ! Mbongo*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 20, qui situe l'histoire de son roman dans les années 1920.

particulièrement violent, que restituent le terme de *Mundele* et ses déclinaisons : *Mundele ngulu* (le Blanc cochon), *Mundele mwinda* (le Blanc lumière), *Mundele ndombe* (le Nègre blanc) et *Mboka mundele* (la ville).

Ces différentes déclinaisons de *Mundele* se résument en un processus de transmutation ou de transsubstantiation d'un être humain en porc par la lumière d'une machine sur le territoire de la colonie gouvernée par le « Blanc » et son « avatar », le « nègre-blanc ». En d'autres termes, *Mundele*, dans ses différentes déclinaisons, est la métonymie de la valeur à l'ère coloniale mais aussi dans ses prolongements postcoloniaux<sup>43</sup>. Ce récit de l'anthropophagie des « Blancs » et des Noirs n'épargna pas les missionnaires, en particulier catholiques. L'éblouissement, de ce point de vue, signifie un *dispositif* de neutralisation de l'humain et de production de l'animal.

Le plus décisif concernant les dispositifs d'éblouissements est leur capacité à créer la réalité des images : *Mundele*, le cochon, le Noir. Les éblouissements créent donc la réalité par leur capacité à induire des transsubstantiations des hommes en cochons, au sens où l'on voit réellement des cochons à travers les hommes, ou bien encore à leur place. Les images sont ici des « abstractions réelles » constitutives de l'empire des fantasmes, c'est-à-dire des fantômes créés par le colonialisme belge, et dont le titre d'un livre rend compte de manière explicite : *Les fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale dans l'État indépendant du Congo 1884-1908*<sup>44</sup>. C'est dans ce sens que je suggère que les éblouissements intensifient la réalité.

### OMBRE OU IMAGE, DISPOSITIF DES ÉBLOUISSEMENTS

S'agissant de l'ombre dans laquelle plongent les éblouissements, les termes des langues africaines qui l'expriment sont les mêmes qui disent l'esprit, le fantôme ou l'image, exprimant ce que j'appelle ici le colonialisme des ombres. Par exemple, en lingala, « l'image » se dit *elili*. Elle est associée ou identifiée à la photographie et au « diable ». Dans la chanson des artistes congolais, le terme *elili* est couramment employé pour signifier l'image de l'être aimée, image mentale, mais aussi image matérielle, photographique. Par ailleurs, le terme *elili* s'inscrit dans la même matrice symbolique que ceux de *molimo* et d'*elima*, « esprit » ou « fantôme », « dans la mesure même » ou les *bilili*, sont, par exemple, les *bilili* des morts.

43. *Ibid.*

44. A. Hochschild, *Les fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale dans l'État du Congo 1884-1908*, Paris, Tallandier, 2007 (éd. originale 1998).

Le fait essentiel qu'il importe de retenir ici est celui de l'agentivité connue et reconnue des *bilili*, *bilima* et *milimo*, c'est-à-dire l'agentivité des *images* ou des ombres dans les sociétés postcoloniales. Une agentivité rendue particulièrement efficiente du fait de la prolifération de ces ombres fantomatiques que sont les *bilili* et les *milimo* sur Internet, sur les écrans des télévisions et du cinéma, et dans la vie quotidienne transformée en un gigantesque écran auquel les gens sont confrontés en tous lieux et en tout temps.

De ce point de vue, les ombres sont des dispositifs à la fois internes et extérieurs d'éblouissement. Comme dispositifs, les ombres ou les images sont des agents de l'impérialisme postcolonial dont l'une des caractéristiques est de constituer un environnement de guerre ou de morts. En d'autres termes, l'éblouissement produit l'ombre dans laquelle on se trouve plongé en *force* hostile, force de mort, en dispositif de mort dotée d'une capacité à agir, et donc d'une *agentivité* contre celui qui a perdu momentanément ou définitivement la vue. Ce qui n'est plus visible, ce qui est rendu invisible, est alors doté d'une violence qui peut se déchaîner à n'importe quel moment, n'importe où contre celui qui a perdu la vue, le colonisé.

## MÉTAPHORES ET CONCEPTS

Comme je viens de le suggérer dans ce qui précède, mon ambition dans ce texte est de tirer un maximum de profits théoriques et sensitifs de deux outils de la pensée scientifique : la métaphore et le concept. La métaphore, « parce qu'elle ne décrit ni ne définit avec exactitude, mais toujours déplace, entraîne, déporte, suggère, transporte, transpose (*forein*) « au-delà de » (*méta*), voire suspend, l'image, l'idée, le discours, le sujet exprimé jusqu'à démultiplier les sens exprimés (par relations, liens, rapprochements [...])<sup>45</sup> ». Le concept, parce que sa valeur heuristique repose sur sa « capacité à rendre compte d'un large éventail de faits empiriques repérables<sup>46</sup> ». Des faits empiriques, donc, que le concept permet, dans sa construction, de rassembler en un tout cohérent et auquel il donne des éléments devant permettre leur compréhension<sup>47</sup>.

On le sait, dans le champ des sciences sociales, le passage de la métaphore au concept est bien souvent sans solution de continuité : « infrastructure » et « superstructure » chez Marx, « bricolage » chez

45. P. Chanson, *Variations métisses. Dix métaphores pour penser le métissage*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2011, p. 32.

46. J.-L. Bonniol, « Préface », in P. Chanson, 2011, *op. cit.*, p. 13.

47. *Ibid.*

Lévi-Strauss, « bris-collage » chez Mary, « désordre » chez Balandier, « branchements » chez Amselle, « syncrétisme en mosaïque » chez Bastide<sup>48</sup>, etc. ; l'incertitude est grande et l'indécidabilité manifeste dans la caractérisation définitive de ces termes : concepts ou métaphores ?

Ce qui, cependant, permet de surmonter en partie l'incertitude des rapports entre métaphore et concept dans le présent essai est la posture épistémologique qui le sous-tend : si, dans leur principe, les concepts et les métaphores ont dans les sciences sociales le statut d'objets et d'outils de pensée, dans la pensée du « sens commun » africain, notamment, ils servent aussi bien d'outils de la pensée la plus abstraite et d'instruments d'action sur les corps, les esprits et les choses. Ainsi, le *mot* serpent, employé comme métaphore ou comme concept dans des circonstances rituelles ou non, la nuit ou en forêt, est censé faire advenir ou surgir la bête serpent et la faire agir. Cette conception du pouvoir des mots à faire advenir la réalité explique mon choix d'une épistémologie sensitive ou sensible qui a partie liée avec les réductions métonymiques des abstractions en réalités incarnées et vivantes.

Cette tendance à la réduction métonymique du mot à la chose ou à l'être est couramment désignée sous le terme de « pensée magique », opposée à la pensée scientifique ou rationnelle. Les détours que je fais, dans cet essai, par la fiction romanesque ont pour but d'exploiter les effets heuristiques de cette pensée qui se manifeste dans le « réalisme magique »<sup>49</sup> et que les Comaroff, dans leur sociologie imaginative, appellent le « réalisme symbolique ». Comme j'espère l'avoir suffisamment montré, l'une des caractéristiques centrales de la notion d'éblouissement est d'être très suggestive en matière de « réalisme magique » ou symbolique.

Pour comprendre la force de cette pensée magique ou métonymique de l'impérialisme postcolonial, il faut la comparer à celle d'une religion globale dont l'inflexion magique est manifeste : le pentecôtisme, une religion qui, partout, enracine sa puissance magique en incorporant, dans ses dispositifs de combat ou de guerre spirituelle contre les coutumes ou les traditions païennes, les figures de l'imaginaire symbolique ou culturel

48. Je tire ces quelques exemples, à l'exception de superstructure et d'infrastructure, du livre de Philippe Chanson, 2011, *op. cit.*

49. Par cette notion, j'entends, à la suite de Jean Weisgerber, le fait de « mettre en présence deux mondes ordinairement conçus comme antinomiques, destinés ainsi à se « choquer » ou bien alors à s'accommoder de compromis, à réaliser des fusions », cf. J. Weisgerber, *Le réalisme magique. Roman, peinture, cinéma*, Lausanne, Éditions l'âge d'homme, 1987, cité par L. Moudileno, *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*, Paris, Karthala, 2006, p. 61.

des sociétés « locales ». Par ses incorporations de forces magiques locales, le pentecôtisme renforce sa magie et induit des complicités perverses entre logiques indigènes et logiques exogènes, au même titre que la mondialisation capitaliste renforce sa puissance extraordinaire en induisant les mêmes complicités dans le domaine des images ou des métaphores postcoloniales. Le résultat en est la tendance à la désobjectivation qui, selon Giorgio Agamben, participe à la constitution, sous forme « spectrale », d'un nouveau sujet, coextensif « du triomphe de l'économie, c'est-à-dire d'une pure activité de gouvernement qui ne poursuit rien d'autre que sa propre reproduction<sup>50</sup> ».

En témoignage, entre autres constats, ceux qui portent, dans les sociétés occidentales, sur les rapports entre adolescents, filles et garçons socialisés par les images d'Internet, images coextensives du néolibéralisme. Dans ces rapports, les insultes que les garçons adressent aux filles ont une « tonalité extrêmement aliénante » qui tient à l'effet « de réduction métonymique : l'injure les résume à une partie d'elles-mêmes, le sexe<sup>51</sup> ». Cette réduction métonymique des êtres humains au sexe, je l'ai conceptualisée, je le répète, avec la notion de corps-sexe. Une réduction qui s'inscrit dans un processus général d'hypersexualisation des corps sous le paradigme de la bombe anatomique inauguré avec l'invention du bikini et reproduit, dans sa version terroriste, avec la bombe humaine qui prit la figure d'une prise d'otages d'enfants dans une maternelle en France. Dans sa version ludique, elle se manifesta dans une chanson du groupe Téléphone, « La bombe humaine ». Liée aux effets de la mondialisation, l'hypersexualisation nucléaire des corps se traduit, chez les adolescents qui en sont éblouis, par une naturalisation de la violence exercée contre les filles, comme le suggère le commentaire suivant : « Les jeunes emploient les termes de « salope » ou de « chienne » sans penser à quoi ils renvoient. Or, lorsqu'on emploie le langage de façon imprécise, cela signifie que l'on a du mal à penser le monde. Le risque est de ne plus recourir aux mots, et de passer à l'acte<sup>52</sup> ».

Ce « risque » du passage à l'acte relève selon moi du processus général d'ankylose des intelligences par des images éblouissantes, hallucinantes et hallucinogènes de l'impérialisme postcolonial agissant de ce fait comme de la drogue, c'est-à-dire, comme un puissant agent de déréalisation du monde par la colonisation, inséparablement, des corps et des esprits par les machines désirantes du capitalisme. Un processus qui illustre la violence de l'imaginaire, tant il crée des dépendances aux

50. Agamben, 2007, *op. cit.*, p. 46.

51. I. Darrault-Harris, *L'Express*, n° 3203, p. 98.

52. M. Marzano, *L'Express*, *ibid.*

images au même titre que les substances « magiques » des sociétés africaines : la puissance magique de la mondialisation tient ainsi sa force des complicités perverses entre, d'une part, les magies culturellement ancrées dans les traditions sociétales locales et, d'autre part, la magie de la mondialisation, magie des images globales des puissances impériales. La conjugaison de ces magies est le propre du seuil que constituent les sociétés de la modernité postcoloniale.

À l'instar de tous les processus magiques, cette magie travaille à la substitution des images ou des ombres, considérées comme des « forces spirituelles », à l'intelligence ou à l'esprit, ce qui correspond exactement au processus de réduction métonymique des contenus aux contenants, des êtres aux apparences, des images à la réalité, des filles à leur sexe, et de la pensée à l'acte. J'insiste donc pour dire que la métonymie, plus que la métaphore, est ce qui caractérise le processus de colonisation du réel par les images au moyen des éblouissements liés à des métaphores postcoloniales.

↳ métonymie de la magie  
appliquée à l'espace mondialisé